

---

Daniel Vidal

## **Olivier Marin, *L'archevêque, le maître et le dévot. Genèses du mouvement réformateur pragois (années 1360-1419)***

Paris, Honoré Champion, 2005, 605 p.

---

### **Avertissement**

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

**revues.org**

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

---

### Référence électronique

Daniel Vidal, « Olivier Marin, *L'archevêque, le maître et le dévot. Genèses du mouvement réformateur pragois (années 1360-1419)* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 142 | avril-juin 2008, document 142-41, mis en ligne le 26 novembre 2008, consulté le 11 février 2012. URL : <http://assr.revues.org/15703>

Éditeur : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales

<http://assr.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://assr.revues.org/15703>

Document généré automatiquement le 11 février 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

© Archives de sciences sociales des religions

Daniel Vidal

## Olivier Marin, *L'archevêque, le maître et le dévot. Genèses du mouvement réformateur pragois (années 1360-1419)*

Paris, Honoré Champion, 2005, 605 p.

Pagination de l'édition papier : p. 191-321

- 1 La réformation générale de l'Église en Bohême fut un processus de longue durée, dont le radicalisme hussite fut la cristallisation et l'aboutissement : sa figure exemplaire, et son terme provisoire. Ce mouvement de réforme globale s'inscrit dans une configuration de trois instances d'actions et de pouvoirs – les autorités ecclésiastiques (les archevêques de Prague, Jean de Jenstejn, Zbynek de Hazmburk, Conrad de Vechta enfin, un moment favorables aux rénovateurs, avant de s'en distinguer) ; les maîtres ès-arts et théologie, (l'université, fondée en 1348), et les laïcs dévots, porteurs d'attentes de salut, et de vastes colères. Dans ce cadre tripolaire, la réformation s'organise peu à peu et selon plusieurs régimes de sens, d'exigences et de références, et court sur plus d'un demi-siècle. Sans négliger les phases premières, qui peuvent être identifiées au niveau d'un ensemble européen plus large, Olivier Marin étudie l'événement réformateur depuis la publication en 1360 des premiers statuts de l'université de Prague, qui la créditaient officiellement d'une fonction institutionnelle, jusqu'à la mort, en 1419, de Wenceslas IV, roi de Bohême, et la proclamation, par le pape Martin V, de la bulle contre les hussites. Dans cette phase d'histoire, s'entrecroisant avec les thématiques propres à la réformation, éclate, avec la dualité papale d'Avignon en Rome, le Grand Schisme d'Occident (1378-1417). Mais si les programmes réformateurs s'élaborent peu ou prou stratégiquement en fonction de cette scission au sommet de l'Église, l'auteur n'en conclut pas à une raison impérative. Par contre, la figure et l'action de Jean Hus (1371-1415) occupent une place centrale dans la formulation la plus rigoureuse des aspirations et exigences réformatrices. Certes, la condamnation du Réformateur au concile de Constance, et son supplice sur le bûcher, ont inscrit Hus au plus profond de la mémoire pragoise, et du mouvement européen de la Réforme. Mais l'ouvrage de Marin a pour objet de comprendre le hussitisme non pas en lui-même clos, mais comme un moment, sans doute exceptionnellement passionné, d'un mouvement réformateur à l'œuvre depuis le milieu du XIV<sup>e</sup> siècle : comment ce mouvement a-t-il pu s'épanouir en Bohême, selon quelles directions, et pourquoi Prague en fut-il l'espace privilégié de déploiement ?
- 2 Loin d'être un clerc marginal, Jean Hus s'inscrit dans l'élite intellectuelle de la Bohême, et c'est à cette élite que revient la conduite du mouvement réformateur. Elle se nourrit des savoirs universitaires liés aux « arts », lettres et théologie, mais se vit en position d'infériorité par rapport à d'autres segments élitaires, juristes et docteurs, qui posent le droit canon au-dessus, si ce n'est à la place, de la Bible, en la simplicité de sa théologie. « Artiens » contre « canonistes » : ceux-là virtuoses en sermons et pamphlets, « mettant toutes leurs compétences au service d'une critique de l'ordre établi » ; ceux-ci résistant à toute entreprise réformatrice. Le mouvement de réforme relèverait-il, selon O. Marin, d'une « vision des vaincus » ? À tout le moins d'un constat de dégradation des relations aux pouvoirs temporel et spirituel. Les traités du *doctor evangelicus* John Wyclif, théologien anglais (~ 1320-1384), en Bohême se diffusent, se lisent, se commentent. Ils nourrissent assez les hommes de réforme pour qu'on les nomme wycliffistes. Ceux-ci vont dénoncer la collusion des canonistes avec le « papalisme le plus effréné ». Parmi eux, Jean Hus, il va de soi – « grand pourfendeur de la servilité des clercs » qui méconnaissent la théologie et ses impératifs évangéliques. Très tôt le mouvement de la réforme s'était heurté aux ordres mendiants, favoris de la papauté, accusés de simonie sous l'affectation d'une pauvreté ostentatoire. Contre les Mendiants, une figure majeure, Conrad de Waldhausen (1325-1369), présent à Prague au début des années 1360, qui donne priorité à

la pastorale, à l'affirmation d'une piété intériorisée, à une réforme « centrée sur la rénovation de l'homme intérieur ». Trente ans plus tard, la fondation, en 1391, de la chapelle de Bethléem offrira à Jean Hus un espace privilégié pour la propagation de ces primes conditions de réveil, et leur énonciation en verbes de feu. Entre temps, s'est opérée, avec la naissance d'un véritable milieu universitaire, la liaison du mouvement réformateur avec la « nation » bohémienne, qui ouvrait la voie à l'expansion rapide des thèses wycliffites à l'ensemble de la société.

3 Cette expansion devait aboutir, en un demi-siècle, à l'implosion de l'Église tchèque. La dynamique de l'événement réformateur rencontrait les aspirations communes aux principaux agents intellectuels et politiques : fascination pour l'Église primitive, à quoi s'avérait sensible l'université ; « détestation de la théocratie pontificale », qui revenait à faire appel au bras séculier. La résurgence de « l'idéal pénitentiel occulté par la papauté d'Avignon » témoigne d'une nouvelle phase sur la voie de la réformation. L'idéal de dépouillement et de pauvreté s'incarne en la personne de Milic de Kromèriz (??-1374), chanoine morave, messager d'une « ferveur christique intense » et promoteur d'une dramaturgie du salut. Sa tentation eschatologique, son charisme prophétique, devaient rencontrer le soutien de Jean de Jenstejn (1350-1400), archevêque de Prague en 1379. Si le Grand Schisme affaiblissait l'Église de Bohême, il permit la diffusion massive des thèses wycliffites, malgré censures et interdits, que « disputations » et « quodlibet » permettaient de contourner : les écrits de Hus, ses sermons, seront tissés de références au théologien anglais, que le Réformateur, ainsi que Nicolas de Dresde (mort en 1417, victime de l'Inquisition), porteront à leur extrême conséquence : la réforme est rupture ; le religieux doit se libérer de l'emprise du social. Mais déjà ces thèses libératrices de l'emprise de Rome et de sa dogmatique, appuyées par les instances ecclésiastiques locales, avaient largement affaibli l'influence de l'archevêché. Elles avaient également trouvé appui au sein même de la noblesse tchèque et morave, qui soutiendra Jean Hus lors de son procès devant le concile de Constance.

4 L'importance de « l'outillage mental » qui permit le développement du mouvement de réforme est soulignée avec force par l'auteur. Les prédications de Jean Hus en la chapelle de Bethléem, formulées à partir d'un corpus de textes fondamentaux, tant religieux que profanes, la richesse des allégories et l'usage raffiné des sens spirituels de la « lettre », sont héritières de toute une génération de « maîtres pragois » experts en théologie et en dispute, que Hus, recourant à la langue vernaculaire, expose en multipliant leur efficacité. Car il s'agissait alors « d'extraire l'écrit du monde universitaire et savant pour l'orienter vers des usages neufs et collectifs ». De là, note O. Marin, « l'effervescence » des lettres, manifestes, placards, et des « prédications dissidentes » que le Réformateur clamait en chaire, à l'instar des missives que les Lollards, « disciples hérétiques » de Wyclif, lui adressaient. Il fallut alors que l'archevêque Zbynek décrêtât, en juillet 1410, l'autodafé des œuvres du « Docteur évangélique ». Qu'on ne s'y trompe pas, cependant : la radicalisation rapide du mouvement réformateur, souligne l'auteur, s'opère en partie hors influence des grands foyers européens d'humanisme, « inventant » de « nouvelles traditions » dans le temps même où elle « cristallise et intensifie » les traditions préexistantes. Il reste que le wycliffisme pragois, notamment par la critique des ordres réguliers, portait en germe le passage à un « anticléricalisme intégral » – novation radicale, toute allégeance spirituelle assumée.

5 En cette irrésistible expansion de ce qui apparaîtra bientôt comme hétérodoxie, O. Marin note l'« émergence à Prague d'un groupe de clercs de grande valeur », hostiles aux ordres mendiants pour leur collusion permanente avec Rome, leur infidélité au vœu de pauvreté. Ainsi, on l'a vu, de Milic de Kromiriz, véritable « Père de la réforme tchèque », et de tant d'autres, qui œuvrent sur le même registre de contestation : Adalbert Rankuv de Jezov (~ 1320-1388), ou Matthias de Janov (~ 1345-1394), influencés par les thèses anti-mendiantes soutenues à Paris au siècle précédent par Guillaume de Saint-Amour, et proposant la formation de plus en plus nombreuse de prédicateurs séculiers. Le réformisme pragois s'ancre sur cette dénonciation première, et insistante, des Réguliers. C'est donc sur un terrain déjà largement préparé, que sont reçues les thèses de Wyclif, véritable « *Deus ex machina* du mouvement hussite », selon la formule de Marin. Pourquoi cette hostilité aux Ordres ? Ils sont, disent les réformateurs, obstacles à « la recherche de la perfection et de la paix chrétienne », car la loi divine a par principe primauté

sur le monachisme. Jean Hus, en cette argumentation maîtrisée et mûrie, serait-il précurseur d'Érasme et de la Réformation luthérienne ? Du moins est-il clair que cette « fureur anti-romaine » précipitera, dans les années 1420, une fois consommé le martyre de Jean Hus, la disparition de toutes les maisons religieuses de Prague, à la suite des exhortations des taborites, disciples iconoclastes du Réformateur tchèque. Excès d'histoire, sans doute, si l'on se souvient que Jean Hus fut malgré tout, en son opposition aux Réguliers, plus « ondoyant » que Wyclif ou Nicolas de Dresde, chef de l'École de la Rose noire, proche du valdéisme.

6 Au cœur du réformisme tchèque, les critiques désormais bien enracinées – contre l'abus des indulgences et la simonie des ordres –, mais plus encore : une ecclésiologie « hardie », anti-théocratique. La pression formidable de la centralisation romaine se heurte à la volonté de Charles IV de recruter les évêques parmi ses proches, et non plus d'en laisser la charge au Saint-Siège. Le Grand Schisme, enfin, se conjugue à ces facteurs de crise, pour offrir à la Bohême « le spectacle d'une chrétienté décapitée ». Contre la primauté du pape, les réformateurs opèrent un transfert de valeurs vers une « Église universelle » – et l'on pressent que plus d'un siècle après, Comenius saura reprendre l'argument. L'Église militante ? La synagogue de Satan. La jonction s'opère entre un courant réformateur parfois sollicité de passion mystique (Matthias de Janov lit Hildegarde de Bingen et Brigitte de Suède), et le « refus de la toute puissance romaine », qui fait de plus en plus figure de « puissance lointaine et étrangère ». L'autodafé des œuvres de Wyclif poussera Jean Hus à mettre en question « la nécessité de l'institution pontificale ». Aussi bien, désengagée de l'impératif romain, la Bohême devra-t-elle se réformer « par elle-même », hors juridiction papale. Que les wycliffites affirment l'origine divine du pouvoir royal, et ce sont les fondements mêmes de l'ordre ecclésiastique qui sont atteints. Hus fera dévotion au pouvoir politique : mais par cet affermissement du pouvoir royal à l'université, l'auteur note à juste titre qu'ainsi « l'État monarchique capte une partie du prestige sacré perdu par l'Église ». Il reste cependant que cette sécularisation confère à l'alliance des hussites et de la noblesse un poids considérable, en même temps qu'elle rend possible mobilisation des laïcs et critique populaire. Une « anthropologie politique égalitariste » se met en place, que Marin estime disponible pour des actes de désobéissance. Sans doute Hus s'oppose-t-il à toute violence. Mais « dans le contexte de faillite des guides naturels du peuple, d'impéritie royale et de division de la noblesse », et en l'absence d'un État central fort et incontesté, le glissement vers l'hérésie politique demeure possible : les lollards en pays anglais témoignent de ce basculement.

7 C'est dans le cadre de la revendication d'un particularisme « ethnique » que la réforme apparaît comme coextensive à la naissance politique de la Bohême. Jean Hus, à nouveau, et l'usage de la langue tchèque en sa « pureté » : point de « nation » s'il n'est de langue singulière. Mais le « héros véritable », précise O. Marin, « est le peuple tchèque », en ce royaume de Bohême « luttant pour sa foi ». La « dissidence hussite » serait-elle alors, selon l'auteur, « l'aboutissement critique d'une occidentalisation réussie » ? Dans cette « acclimatation du christianisme dans les pays tchèques », demeure la contestation radicale de l'Église, dès lors disjointe du « véritable » christianisme. Les conséquences de ce double et paradoxal processus sur la gestion des « biens de salut » sont immédiates. J'ai signalé le recours à la langue vernaculaire, en progression constante : Thomas Stitny, « le Raymond Lulle tchèque », fut le premier « à vouloir faire entrer la langue tchèque dans le champ de (...) la rationalité théologique », et adapte en cette langue, en 1391, les *Revelationes* de Brigitte (1303-1373), puis Richard de Saint-Victor, Suso, etc. La Bible est l'objet de traductions revisitées. Jean Hus s'y emploie, qui prêche en pragois et propose une réforme de l'orthographe. Jérôme de Prague (1380, brûlé vif à Constance en 1416) plaide pour la « tchéquisation de la messe ». La possibilité pour les fidèles d'accéder directement à l'Écriture « rend superflue la médiation des clercs ». Et les autorise à communion fréquente : la dévotion eucharistique est « médication de l'âme », et « union transformante avec Christ rédempteur ». Une expérience mystique s'y énonce.

8 Mystique : nulle dissidence de religion qui ne la sollicite. La réforme bohémienne n'échappe pas à cette ardente sollicitation. Les œuvres de Brigitte de Suède connaissent une diffusion massive. La vie d'Agnès de Prague (1211-1282), de renoncement et de pauvreté, est exaltée.

La « communauté de Jérusalem », accueillant prostituées et autres « pécheresses » repenties, fondée par Milic, n'aura qu'une existence éphémère. Il n'empêche : la femme se place en l'un des centres les plus contestés, parce que les plus décisifs, du mouvement réformateur. Matthias de Janov n'hésite pas à la dire de plus exacte spiritualité, ayant « conscience vive de la sénescence du monde et de ses convulsions », et se substituant aux « autorités ordinaires » faillies. Bref, tout un milieu se développe, « ouvert à la littérature mystique et visionnaire ». Béghards et béguines peuvent être expulsés en 1388 : toute femme pieuse refusera désormais de se plier aux interdits, et se tournera vers les « maîtres wycliffites », et Jean Hus, impair parmi les pairs. Nicolas de Dresde se prononcera en faveur de la prédication féminine. Ainsi l'influence des laïcs permet-elle à l'université, et aux maîtres réformateurs qui en sont issus, de s'ouvrir à des courants spirituels « éclos hors de ses murs ».

- 9 De la protestation intra-ecclésiale à la contestation politico-culturelle, le processus réformateur pragois s'écrit ainsi comme parcours vers toujours plus de radicalité. « Mouvement polymorphe », écrit Olivier Marin, qui rassemble puis sépare les agents modérés de l'Église et du pouvoir, et les acteurs plus engagés et exigeants, jusqu'à la quasi sécession hussite. Mais le hussitisme fut-il, ainsi que le suggère l'auteur, un phénomène propre à toute « crise de croissance » ? Faudrait-il, dès lors, l'inscrire dans une conjoncture européenne infiniment plus large, qui regrouperait l'ensemble des tensions réformatrices qui travaillent au cœur du christianisme occidental ? Ou convient-il, sans ignorer cette perspective d'analyse, d'en définir l'extrême singularité, qui institue le mouvement de la réformation pragoise comme fait social total, en son exemplarité même ? Quelle que soit l'option privilégiée, par la rigueur de ses analyses, la richesse des sources sollicitées, la précision de son écriture, et la capacité à prendre en compte l'immense champ des acteurs, des doctrines, des événements historiques, et des enjeux politiques et nationaux, l'ouvrage d'Olivier Marin constitue un magnifique travail de référence pour toute analyse des Réformes et de leurs accomplissements.

---

### ***Pour citer cet article***

#### Référence électronique

Daniel Vidal, « Olivier Marin, *L'archevêque, le maître et le dévot. Genèses du mouvement réformateur pragois (années 1360-1419)* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 142 | avril-juin 2008, document 142-41, mis en ligne le 26 novembre 2008, consulté le 11 février 2012. URL : <http://assr.revues.org/15703>

#### Référence papier

Daniel Vidal, « Olivier Marin, *L'archevêque, le maître et le dévot. Genèses du mouvement réformateur pragois (années 1360-1419)* », *Archives de sciences sociales des religions*, 142 | 2008, 191-321.

---

### ***Droits d'auteur***

© Archives de sciences sociales des religions

---